

Shotgun Stories
Drame de fourche et de plomb
Shotgun Stories États-Unis 2007, 92 minutes

Charles-Stéphane Roy

Numéro 250, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, C.-S. (2007). Shotgun Stories : drame de fourche et de plomb / *Shotgun Stories* États-Unis 2007, 92 minutes. *Séquences*, (250), 23–23.

SHOTGUN STORIES

Drame de fourche et de plomb

Sorti discrètement dans l'une des sections parallèles de la Berlinale 07, *Shotgun Stories* a provoqué une petite commotion chez ceux qui pensaient en avoir fini avec le mythe américain du « œil pour œil ». Anglais, Coréens et Français ont compris le message en se portant acquéreur des droits nationaux du premier film de Jeff Nichols.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Shotgun Stories sent l'orage imminent, la rumination des castes terriennes, la bière en cannette et l'écho des carabines, tout comme le souffle des films fermiers de Terence Malick et de son émule David Gordon Green, incidemment producteur de Jeff Nichols, jeune réalisateur à la main froide et à la tête remplie de symboles d'Americana. Nichols arrive en bout de course d'une lame de fond d'œuvres inspirées par le vague à l'âme des communautés rurales, corpuscule recoupant autant Green (*All the Real Girls*) que Phil Morrison (*Junebug*), Kelly Reichardt (*Old Joy*) ou Billy Bob Thornton, qui donna le signal dès 1996 avec *Sling Blade*. Plus état d'esprit que réel manifeste, la soupe *Southern Gothic* table plus souvent qu'à son tour sur le désœuvrement des collectivités clairsemées des contrées délaissées avec contemplation et une chaleur tangible. *Shotgun Stories* se penche quant à lui sur les pactes de sang et les conflits intergénérationnels minant les têtes brûlées de clans revanchards. Le portrait de Nichols, même s'il verse dans l'extrême, offre son lot de *losers* magnifiés, d'orgueils blessés et de froussards gagne-petit pour garnir une demi-douzaine de films de cette tendance, mais la maîtrise de l'ensemble est telle qu'on se sent immédiatement entouré d'une famille authentique prise avec des déchirures inconciliables que les tragédiens antiques n'auraient pas reniées.

La loi du talion a cours à Little Rock (Arkansas), champ d'honneur d'une rivalité entre les sept fils issus des deux mariages de Cleaman Hayes, un ancien ivrogne négligent devenu un *born again* habile en affaires. Apprenant son décès, Son, Boy et Kid, sa progéniture non désirée du temps de sa première épouse, viennent assombrir les funérailles de Cleaman Jr., Mark, Stephen et John, les quatre fils chéris du temps de la conversion du patriarche. En crachant sur son cercueil, Son réanime une ancienne rivalité avec ses demi-frères, qui nourrissent eux-mêmes un mépris envers l'indolence des rejetons du paternel.

Ce qui n'est rien pour redorer l'existence de Son, Boy et Kid, qui forment une fratrie sans le sou — l'aîné, pisciculteur de son métier, héberge Kid dans une tente derrière sa bicoque, tandis que Boy, fan de basketball, vit dans son camion — inconfortable en la présence des femmes. De menaces en coups de poing, les frères prennent les armes après que Kid ait fait les frais des autres Hayes après avoir lui-même battu un des leurs à la pelle. Quelques violences plus tard, Boy tente d'enterrer la hache de guerre avec ses demi-frères afin d'éviter l'hécatombe.

Au-delà de son scénario calibré et de son atmosphère savamment délabrée, *Shotgun Stories* puise sa force et son drame dans — fait rare — la puissance d'évocation des lieux et la morphologie des personnages. Des maisonnettes

rouillées aux labours à perte de vue, l'espace du film isole une galerie de personnages inquiétants tour à tour par la sévérité de leurs traits, la bonhomie de leurs raisonnements et la fulgurance de leurs réactions. Rugueux et juvéniles, les interprètes des Hayes passeraient facilement pour une belle bande de consanguins si ce n'était de leurs rapports de force hérités d'un père qu'on s'image à la limite schizo (on ne le verra pas du film) et de mères le nez dans la soupe pendant que leurs fils se canardent à qui mieux mieux. Michael Shannon, pour un, offre une performance à scier les jambes tellement son visage ne permet aucun autre sentiment que la rancune et l'incapacité à régler quoi que ce soit dans sa propre cour. Assurément de ces gueules et de ces voix qu'on ne souhaite pas croiser en arrière-pays.



Affronter la vie une calamité à la fois

Comme tout drame qui se respecte, l'inévitabilité de la confrontation est complexifiée par la pleine conscience des personnages des racines de leur conflit et de l'injustice dans leur malheur. Pareille démonstration ne peut être le fruit que d'un talent certain, que Hayes déploie plus vraisemblablement au scénario et à la direction d'acteurs qu'à la réalisation. L'intelligence du film tient ainsi dans la manière dont ces brutes placides en viendront à révéler les raisons derrière leur haine sans dévier de leur course mortelle pour autant. Pour soulager le spectateur d'une telle dose de fatalité, quelques contrepoids témoignent d'un sens de l'observation accru et d'un humanisme manifeste envers cette galerie de mal-aimés incapables d'abdiquer, affrontant la vie une calamité à la fois.

■ États-Unis 2007, 92 minutes — Réal. : Jeff Nichols — Scén. : Jeff Nichols — Images : Adam Stone — Mont. : Steven Gonzales — Mus. : Lucero, Pyramid — Son : Hayden Jackson — Dir. art. : Paul Skidmore — Int. : Michael Shannon (Son Hayes), Douglas Ligon (Boy Hayes), Barlow Jacobs (Kid Hayes), Natalie Canerday (Nicole), Glenda Pannell (Annie), Lynnsee Provence (Stephen Hayes), Michael Abbott Jr. (Cleaman Hayes) — Prod. : David Gordon Green, Lisa Muskat, Jeff Nichols.